

tendent pas ; et, dans leur orgueil stupide, les voilà qui lèvent des armées, qui s'environnent de soldats, qui en appellent à la force brutale, oubliant les progrès de la pensée, et ce mot terrible prononcé au milieu du triomphe d'un grand peuple : « Les baïonnettes intelligentes ! »

Oh ! qu'ils le comprennent donc une fois ! la révolution qui s'opère est invincible : c'est une grande loi de la nature que celle qui emporte le genre humain vers le progrès ! Les rois ne feront point rebrousser les peuples ; ils n'empêcheront point l'histoire de s'accomplir.

Mais ce mouvement qu'ils ne peuvent vaincre, il est encore temps de le diriger. Qu'y a-t-il de dangereux dans les journaux ? l'erreur. Instruisez donc les nations à connaître la vérité ; opposez le pouvoir de l'âme aux mensonges de l'intelligence ; développez les germes primitifs du beau, du juste, de l'honnête, qui sont l'essence même de l'homme. Voilà l'âme que les peuples vous redemandent ; ils la recurent du ciel, et les législateurs n'ont travaillé qu'à l'éteindre. Tous se sont efforcés de mutiler l'homme, rendez-nous l'homme complet. Les rois absolus mettent leur sûreté dans l'ignorance et le mensonge ; les rois populaires trouveront leur abri dans la science et la vérité.

CHAPITRE XXXII.

DE L'ÉDUCATION DE L'ÂME.

Rien ne révèle mieux l'origine céleste de l'âme humaine que les émotions qui sont sans rapports avec la conservation de la vie matérielle. Ces émotions, que n'éprouvent jamais les créatures inférieures, semblent être l'introduction à une existence plus relevée.

(MADAME NECKER DE SAUSSURE, *Éducation progressive*, t. II, p. 155.)

Vous ne savez donc pas que ce fardeau était la gloire de Cornélie et de Jeanne d'Albret ; que l'on recueille en amour ce que l'on sème en vertu, et que la plus noble couronne sur des cheveux blancs, c'est la reconnaissance d'un peuple à qui l'on donne un grand citoyen !

(HENRY TRIANON, *Ami des familles*, no 7.)

Les facultés de l'âme ne se développent pas toutes ensemble et d'un seul jet. Leur développement successif est calculé sur nos besoins ; elles paraissent au moment utile pour éclairer, jouir ou combattre. Étudier l'époque précise de leur apparition, apprendre à les reconnaître, à les diriger, à les harmonier, c'est ce que nous appelons faire l'éducation de l'homme. Cette éducation appartient de droit aux femmes : elles seules savent sourire à l'enfance, elles seules peuvent saisir, par sympathie, les premiers élans d'une âme qui s'éveille à leurs caresses. Nous en donnons le travail aux rhéteurs et aux logiciens ;

mais ils y arrivent trop tard. Pour bien entendre la science de l'âme, il faut en étudier l'alphabet près d'un berceau : qui n'en a pas vu le commencement ne saurait en deviner la fin.

Hâtez-vous donc d'interroger les mères de famille : elles vous diront comment, à six mois, l'enfant commence à vivre en dehors ; comment il voit, il juge, il jouit ; comment un visage riant lui donne de la joie ; comment un visage sévère l'effraye et l'assombrit. Son intelligence est encore muette que déjà son âme sympathise avec la nôtre. Les impressions répondent aux impressions, et forment une langue touchante dont peu d'hommes ont le secret. Bien plus, pendant que les animaux restent dans le cercle étroit des intérêts matériels, l'enfant s'affectionne à des objets qu'il admire. Il ne connaît point encore ce qui peut lui être utile, et déjà il s'attache à ce qui lui est agréable. Avant l'intérêt matériel, les plaisirs de l'imagination ; avant les révélations de l'intelligence, les sympathies de l'amour ; avant les merveilles de la parole, les relations mystérieuses de l'âme, qui reçoit et communique la pensée. Il y a dans cette marche de l'être quelque chose de supérieur. Du fond de la vie sensitive l'âme s'échappe par éclairs, et, dans un enfant qui s'ignore, nous révèle le futur contemplateur du beau, le méditateur de l'infini.

Voilà les premiers faits qui signalent l'apparition de l'âme, mais il en est un plus décisif et plus franché : c'est l'apparition de la conscience. L'enfant ne

connaît pas le devoir que déjà il s'irrite contre l'injustice. Ce sentiment d'une exquise délicatesse, il l'éprouve presque en naissant, sur le sein de sa mère ou dans les bras de sa nourrice¹. C'est sa première émotion forte. Vous l'avez puni injustement, il s'irrite, il pleure ; il se passe en lui quelque chose de sublime, un soulèvement général contre l'injuste, qui se manifeste au dehors par la colère ou la douleur. Dès lors la ligne de démarcation est tirée ; l'être spirituel se sépare de l'être animal : un sentiment inconnu du reste de la création le fait homme.

Plus tard, l'enfant, blessé dans sa conscience, en appelle à Dieu du jugement des hommes ! Ah ! si vous pouviez lire dans cette âme opprimée ! si vous pouviez comprendre ses élans vers le ciel ! elle y aspire comme au jour de la justice. Là, le sentiment de son innocence sera reconnu, ses blessures seront fermées : on le croira alors, car il souffre pour la vérité et la vertu. Heureux avertissement de la conscience, la mort, que nos préjugés et nos passions terrestres environnent d'épouvante, nous apparaît dans cette première jeunesse comme le seul remède aux injustices humaines. A peine sortie des mains du Créateur, l'âme pressent que ses hautes destinées ne peuvent s'accomplir que dans une autre vie.

Et cette suite de jugements et de pensées n'est pas le fruit de l'imagination. Nous traçons ici l'esquisse

¹ Voyez *l'Émile*, liv. 1, p. 71, édition de Dupont. L'exemple cité par Rousseau se renouvelle chaque jour sous nos yeux.

de nos plus heureux souvenirs. Nous revivons dans notre enfance pour saisir l'âme à ses premiers élans. Nous constatons enfin par l'étude de nous-mêmes l'apparition du sentiment moral et de la conscience, le plus grand événement de l'histoire de l'homme.

En effet, suivant que vous développerez plus ou moins ces deux facultés, votre enfant sera plus ou moins libre, plus ou moins heureux ; ses vertus tiennent à ce premier essai de votre puissance. Vous avez entre les mains le mobile moral de l'humanité, deux facultés qui révèlent l'homme, deux facultés qui conduisent à Dieu ; mais aussi deux facultés d'une délicatesse exquise, toujours prêtes à s'exalter, et, comme une cire molle, recevant et conservant toutes les empreintes. Si vous les blessez, plus d'amour du prochain ; si vous les étouffez, plus de vie morale ; si vous les trompez, plus de repos, plus de liberté, plus de vérité. Les inspirations maternelles peuvent donner le vice ou la vertu, comme la parole de Dieu donne la vie.

Un tel pouvoir mérite qu'on s'y arrête et qu'on le médite. En s'exerçant sur l'enfance, il réagit sur la mère, il ennoblit ses premiers offices, il change jusqu'à la nature de sa tendresse. Avant de réfléchir sur ces vérités, sa prévoyance inquiète veillait sur son enfant, elle l'entourait de soins et de caresses ; c'était son sang, sa vie, un être aimant et souffrant : maintenant c'est une conscience qui lui parle ; c'est une âme qui lui répond ; elle entrevoit le ciel dans

son sourire, l'infini dans son amour ; ses formes terrestres lui révèlent un ange. Oh ! quelle joie de développer elle-même les dispositions pieuses de cette tendre créature ! de lui donner la vie de l'âme, de la rendre à la fois digne de l'amour des hommes et des regards de Dieu ! Déjà les sentiments du beau et de l'infini se mêlent instinctivement à tous les plaisirs de l'enfance. Nous grandissons, et à mesure que les passions animales se développent, les facultés divines paraissent pour les diriger ou les combattre, jusque-là que le sublime devient le sentiment le plus énergique et le plus vulgaire de la jeunesse. Cet être insouciant, cet enfant timide que vous avez surpris jouant aux barres ou au cerceau, si vous touchez son âme, devient tout à coup l'émule de Bayard, le disciple d'Aristide et de Socrate ; il méprise la fortune et l'ambition, tous les faux biens, toutes les fausses gloires ; en face de la société, qui ne comprend rien à ses transports, le voilà prêt à mourir pour son ami, sa patrie et son Dieu. O prodige ! l'homme passe sans transition de l'innocence à l'héroïsme ! Au moment d'éprouver le feu terrible des passions, toutes les jeunes âmes se rencontrent dans le mépris du vice et dans les ravissements de la vertu.

C'est ce moment qu'il faut saisir : l'enfant naît bon, faites que sa bonté ne meure pas dans l'homme ; il se passionne pour le beau, faites que cette passion grandisse avec lui. Il y a dans le sentiment du beau une force supérieure à tous nos penchants mauvais. Je connais un homme qui, à l'âge de dix-

sept ans, s'abandonnait avec fureur à ces liaisons fugitives qui trop souvent flétrissent la jeunesse ; il y mettait sa vanité, il en faisait la mesure de son mérite : la religion, la morale, les conseils de ses amis, rien n'avait pu l'arrêter, lorsque sa mère entreprit sa guérison. Elle ne le blâma pas, elle n'affecta point des rigueurs vertueuses ; mais chaque jour elle venait à lui avec une tendre pitié, elle recevait ses confidences, et, faisant un retour vers sa propre jeunesse, elle lui laissait entrevoir des affections plus tendres, des dévouements plus purs, une félicité inconnue dont il se rendait incapable. Le jeune homme étonné commence à sentir le vide de ses plaisirs : en réveillant le sentiment du beau, sa mère a pénétré jusqu'à sa conscience ; c'est alors qu'elle lui fait lire la *Nouvelle Héloïse*, lecture enchantée, qui le passionne et lui ouvre un nouveau monde. Déjà il rêve une Julie, un être idéal, un ange ; il veut trouver cette moitié de lui-même : mais comment, du sein de ses désordres, oser lever les yeux vers le ciel ? L'infortuné a senti sa dégradation ; il abandonne ses folles tendresses, et pour se rendre digne de l'amour il entre avec transport dans le chemin de la vertu.

Tendres mères, il faut se hâter. Voyez, les passions arrivent comme la tempête ; mais le jeune homme regarde encore le ciel. Par une prévoyance de la nature, restée inutile faute d'être assez remarquée, l'instinct de la vertu s'éveille en même temps que les sens se développent et cherchent à se faire

obéir. Ah ! ne perdez pas cette heure fortunée où les plus sublimes sacrifices se présentent comme le but naturel de la vie ! Ne craignez ni l'enthousiasme ni l'exaltation romanesque ! Emparez-vous de l'âme, si vous voulez dominer les sens, et laissez au temps et à la nature le soin de rétablir l'harmonie.

Toutes nos forces morales sont en nous. L'art suprême de nos instituteurs serait de les dégager et de les produire ; mais c'est à quoi ils songent le moins. Sans s'inquiéter si la maison est déjà pleine, ils ne s'occupent qu'à la meubler. Ils fatiguent l'intelligence de leurs tristes maximes ; et les facultés de l'âme qui pourraient rendre ces maximes intelligibles, ils les laissent dormir. Heureusement que ces facultés si négligées ont une force qui leur est propre et qui les pousse au dehors. Le sentiment moral se manifeste par le seul fait d'une violence ou d'une injustice. Pour éveiller le sentiment du beau, il suffit de l'aspect de la nature ou de la présence de la vertu. C'est notre âme qui nous appelle aux sacrifices, aux dévouements les plus généreux ; elle enfante les chefs-d'œuvre comme les grandes actions ; et toutefois, dans ses transports, elle ne réalise jamais complètement ce modèle idéal de beauté, de vérité, d'héroïsme, qui est en nous.

CHAPITRE XXXIII.

SUITE DU MÊME SUJET. DES DÉVIATIONS DU SENTIMENT DE L'INFINI.

Il faut aux leçons de la sagesse une raison que la superstition n'ait point fatiguée, une conscience que le monde n'ait point foulée.

(RIVAROL, *Lettres à M. Necker*, p. 130.)

En élevant avec soin nos enfants nous ferons beaucoup pour notre propre bonheur.

(DROZ, *Essai sur l'art d'être heureux.*)

Ainsi la conscience, le sentiment moral et le sentiment du beau se développent de bonne heure, facilement et spontanément. Ces trois facultés ont une tendance céleste, mais elles ont aussi quelque chose à faire sur ce globe : leur mission est d'exalter l'âme humaine, et d'embellir son passage ici-bas par l'admiration et la vertu. Il n'en est pas de même du sentiment de l'infini, il se montre tard, se développe péniblement, et ne parvient jamais à se connaître. Étranger sur la terre, sans indices de sa noble origine, il s'égare à travers nos passions et nos ambitions. Passant de l'ivresse de l'amour à la fureur du jeu, aux cupidités de l'avarice, aux délires de la vanité, et leur imprimant à chacun cette infinité qui

les dévore, il essaye toutes les routes humaines avant d'arriver à celles du ciel, et il n'y arrive qu'après avoir éprouvé qu'ici-bas tout est fumée et déception.

Vous ne prévien­drez jamais les écarts du sentiment de l'infini, si vous ne le rappelez de bonne heure à son origine céleste par l'adoration et la prière. Parler de Dieu aux petits enfants, c'est, en d'autres termes, présenter à leur âme le but où toutes les âmes doivent tendre. Faites que le sentiment de l'infini se reconnaisse lui-même en présence du Dieu infini, et rien ne sera perdu, même au milieu de nos passions terrestres, si, du sein de leurs ténèbres, l'homme entrevoit encore le chemin radieux du ciel.

L'auteur de l'*Émile* veut qu'on ne parle de Dieu aux enfants qu'à l'époque où ils deviennent hommes, tant il craint que nos superstitions n'impregnent ces jeunes âmes d'idées injurieuses à la Divinité. Le péril est grand sans doute ; mais, en tranchant la difficulté, Rousseau en fait naître un plus grand encore.

Que deviendront les facultés de l'âme, si vous les isolez du ciel où elles tendent ? Trompées par de fausses lueurs, par des directions toutes terrestres, perdues dans le vide effrayant de nos passions d'un jour, elles leur prêteront une ardeur inépuisable dont le but n'est pas sur la terre ; elles nous égarent en cherchant leur route, et cette route, elles croiront l'avoir trouvée, même dans le crime, si le crime se présente avec une fausse apparence de grandeur ou de vertu.

Puissance maternelle que j'appelle à mon aide, n'allez pas vous tromper. Le sentiment de l'infini qui veut l'immortalité, si vous le tournez vers les choses finies, il les épuisera toutes sans s'épuiser jamais. Il produira dans l'âme de vos élèves l'insatiable avarice, le libertinage sans frein, l'ambition, la superstition, le despotisme, la fureur, le désespoir, la folie, toutes les passions qui nous consomment sans nous satisfaire, qui nous flattent sans nous rendre heureux. Alexandre, vainqueur de l'Orient, s'indigne de la petitesse de ce globe; il ne sait plus que faire de son âme, ce maître des hommes; et, après l'avoir trompée par la conquête du monde, il l'abrutit dans une orgie.

Ceci est un feuillet de notre histoire. Élevée dans l'ignorance de Dieu, la génération qui s'avance est la plus terrible réponse au système de Rousseau, non qu'elle soit ennemie de toute morale: dans sa pensée, les vices sont restés des vices, parce que le vice est toujours sans élévation. Mais le crime, ces enfants l'ont réhabilité. Ils en ont vanté l'énergie; ils lui ont assigné sa place dans la politique des peuples au moment même où ils le condamnaient dans la politique des rois. Les infortunés! je les ai vus envier la gloire de Marat et la sagesse de Robespierre! Ils parlaient froidement de faire tomber des têtes pour le bien de l'humanité, et le règne des bourreaux n'était pour eux que la régénération d'un monde!

Toutes les fois qu'un sentiment noble se mêle à des pensées coupables, il faut en chercher la cause

dans la déviation du beau et de l'infini. Vous reléguez l'homme sur la terre, il s'y attachera; vous lui cachez les routes du ciel, il méconnaîtra le but de la création. Ah! si l'homme est né pour chercher un bonheur terrestre, tous les crimes sont justifiés! Mais si notre royaume n'est pas de ce monde, si le but de la création est de nous attirer à Dieu par l'amour, si toutes les facultés de notre âme y aspirent, qu'attendez-vous pour nous montrer le ciel? Nous laisser sans guide ici-bas, c'est vouloir que nous rencontrions partout le néant; le néant, qui s'attache à nos désirs terrestres à mesure que la fortune les accomplit.

Mais les enfants ne comprennent pas Dieu! Et toi, philosophe, le comprends-tu? L'enfant prie Dieu comme il prie son père: qu'imaginâs-tu d'aussi grand, d'aussi vrai? Il y a quelque chose qui surpasse toutes nos ambitions mortelles, quelque chose d'infini qui nous ouvre le ciel dans ces premiers mots de l'Oraison: « Notre Père! »

Ainsi voilà l'homme presque complet. Nous avons vu naître successivement en lui l'amour du beau, et le sentiment moral, la conscience et l'infini. Et toutefois la raison ne paraît point encore. Elle serait inutile, car elle n'aurait rien à éclairer; elle serait funeste, car elle briserait l'essor gracieux de l'insouciance, toute favorable aux enfants, et qui nous sied si bien dans les jeux du premier âge. La raison viendra plus tard, à cette époque terrible où les passions se déchaînent, où les ambitions nous ravagent. Alors, si vous avez su développer les autres facultés

de l'âme, ces qualités exquisées qui sont le charme de l'enfance, et qui, dans l'adolescent, produisent l'enthousiasme, ne doutez pas de la victoire. Est-il sur la terre un vice qui ne tombe devant la révélation du beau, une erreur qui ne s'évanouisse aux lumières de la raison? Et la conscience n'est-elle pas plus puissante que le fer, le feu, la torture et la volupté? Développez dans César le sentiment moral qui animait Caton, et Rome sera libre, et César sera grand: développez dans Alexandre le sentiment du beau qui animait Socrate, donnez à son ambition l'infini de la vertu; au lieu de conquérir le monde, Alexandre voudra le rendre heureux. Il ne fallait alors qu'une pensée généreuse dans l'âme d'une mère pour sauver le genre humain.

CHAPITRE XXXIV.

COMMENT LES LÉGISLATEURS FONT L'ÉDUCATION DE LA
CONSCIENCE.

Nulla error ne peut être utile, comme nullè vérité ne peut nuire.

(DE MAISTRE, *Soirées de Saint-Petersbourg*, t. I,
p. 491.)

C'est par l'éducation de la conscience que les législateurs soumettent les peuples; aussi cette éducation est-elle la seule dont ils s'inquiètent: maîtres de la plus puissante de nos facultés, ils lui imposent des habitudes et des principes, ils la corrompent pour la dominer, tournant sa force à leur profit, en sorte que la conscience des nations n'exprime que le génie plus ou moins moral, plus ou moins généreux de leurs législateurs.

Avec deux ou trois sentiments qu'il isole, Lycurgue crée un peuple de héros: être citoyen de Sparte, c'est préférer la mort à l'injustice, et sa patrie à tout. Léonidas aux Thermopyles envoie dire à Xerxès, qui lui proposait le trône de la Grèce: « Si tu connaissais en quoi consiste le bien de la vie humaine, tu ne convoiterais pas ce qui est à autrui. » Et une autre fois, les Spartiates étant vaincus et Antipater

voulant leur imposer des conditions trop dures, ils les repoussent; et comme celui-ci s'emportait en menaces: « Si tu nous commandes chose plus grièye que la mort, lui disent-ils, nous en mourrons tant plus facilement. »

Certes, si quelque chose doit étonner dans l'histoire de Sparte, c'est moins l'accomplissement de ces actes d'une nature large et puissante que leur accord avec les actes de la politique la plus sordide et la plus coupable. Que la loi l'ordonne, et ces guerriers prodigues de leur vie, et ces citoyens passionnés de la justice, vont se livrer au crime avec tout le calme qu'ils portent dans la vertu. Les voilà qui se glissent furtivement la nuit dans les campagnes, dressent des embûches, et, comme des brigands, se ruent à l'improviste, non sur des ennemis dignes de leur valeur, mais sur leurs propres esclaves, sur des misérables nus, sans courage, sans armes, et qu'ils égorgent couardement et impitoyablement. N'admirez-vous pas cette puissance du législateur? comme il élève, comme il abaisse les âmes! comme il fait à son gré des assassins ou des héros! Ici l'homme n'est qu'un être passif; ses crimes ne lui appartiennent pas plus que ses vertus: ils sont l'accomplissement d'une loi.

L'organisation d'une république est comme l'organisation d'un monde: la loi y prévoit tout, parce qu'elle donne des limites à tout. Au delà de ce qu'elle veut qu'on pense, il n'y a plus de pensées; au delà de ce qu'elle veut qu'on voie, il n'y a plus de lumière.

L'œuvre de Dieu dans l'univers, l'œuvre de l'homme dans les nations, se ressemblent en ce point, qu'elles se terminent par les ténèbres.

Seulement, le cercle du législateur étant moins étendu que celui de la création, les ténèbres arrivent plus tôt. Obligé de restreindre les dons mêmes de Dieu, tout son travail consiste à choisir les lois de la nature et à les coordonner à son ouvrage. Plus il aura de génie, plus ce choix sera généreux; mais si, oubliant cette mission divine, il brise ces mêmes lois qui lui commandent d'être juste; si, pour accomplir sa pensée, il a besoin d'un peuple criminel, alors commence pour lui la nécessité de tromper les consciences: il ne dira point: Je vous demande un crime, on le repousserait; il dira: La patrie, la religion, vous imposent un devoir; il sanctifiera le meurtre en le couvrant du voile d'une fausse justice et d'une fausse piété. Oh! l'homme doit être fier de sa conscience! c'est un assez beau témoignage en faveur de la vertu qu'il soit nécessaire de tromper les peuples pour les arracher à l'humanité!

Ainsi, lorsque, souillé du sang des ilotes, le jeune Spartiate reprenait fièrement le chemin de la ville, ni sa mère, ni sa sœur, ni sa femme, ne lui criaient à son passage: « Lâche assassin! » Aucune voix de guerrier ne s'élevait pour lui dire: « Tu viens de faire, sur la grande route, l'action d'un brigand, une guerre sans courage, une lâcheté! » Tous les bras étaient ouverts, toutes les consciences étaient satisfaites: il venait d'accomplir la loi.

Mais qu'une seule idée nouvelle pènètre dans la

cité, que le vol y redevienne un vol ; le guet-apens, un guet-apens ; l'assassinat, un assassinat, et toutes les combinaisons du législateur s'évanouissent. Trois cordes de plus à la lyre, la république est en péril. Aussi voyez quel fut son sort : ce que n'avaient pu faire les armes de la Grèce, une simple ordonnance le fait. C'est dans l'école des petits enfants qu'un Grec, le dernier des Grecs, attaque cette puissance redoutable. En détruisant l'éducation, il détruit le peuple, il tue le géant à son berceau : ainsi meurt Sparte par décret de Philopœmen !

Passons de la Grèce à Rome, à cette Rome héroïque, qui élevait des autels à la vertu : là, comme à Sparte, les plus grandes âmes, les plus généreux caractères manquent sans remords, et, ce qui n'est pas moins triste, sans avilissement, à toutes les lois de l'humanité. Violer la liberté d'un Romain, l'attaquer dans ses droits d'homme et de citoyen, crime irrémissible, qui trouble les consciences et courrouce les dieux. Violer la liberté des autres peuples, les égorger, les piller, les réduire en esclavage, vendre à l'encan comme un vil bétail la population entière des villes, traiter ainsi successivement et lentement toutes les nations du globe, ce n'est plus être coupable, c'est accomplir une loi sainte qui promet le monde aux armes des Romains. Rome doit commander et la terre obéir ! voilà la maxime. Placée dans toutes les âmes, elle fit pendant douze siècles tout le droit public du peuple-roi, toute la jurisprudence de l'humanité.

Nous ne serions pas dignes de lire l'histoire, si nous n'en tirions rien pour nous-mêmes. Celle-ci n'est que l'expression vive d'un principe général, et, nous osons le dire, sans exception, savoir, que sur toute la terre l'éducation de la conscience détermine les formes de la société. Sous ce point de vue, l'histoire prend une grande simplicité ; elle se résume dans un tableau magnifique où, d'une part, le législateur impose à la conscience des peuples toutes les croyances qu'il croit favorables à son pouvoir, laissant le reste dans les ténèbres, où, de l'autre, les peuples, se dégageant peu à peu des erreurs fatales qui les enchainent, cèdent à cette loi de progression universelle qui emporte éternellement le genre humain vers la vérité. Loi sublime de la nature, destinée à triompher de toutes les tyrannies humaines.

Voilà pourquoi les gouvernements fondés sur l'erreur s'opposent avec tant d'énergie à l'essor de la raison. Contre les assassinats de Sparte, contre les fureurs religieuses, contre les sacrifices humains, contre l'esclavage, que fallait-il ? la liberté de la conscience et de l'intelligence. Ainsi, partout où est le mal, c'est la vérité qui manque ; ainsi, tous les crimes du pouvoir sont dans la conscience des peuples, et le pouvoir lui-même les y infuse pour s'en servir au besoin. Lisez l'histoire du moyen âge, lorsque les moines de Cîteaux, les inquisiteurs, les évêques, saint Dominique, parcouraient les provinces du nord de la France pour les soulever contre le Midi ; lorsque, prêchant une guerre d'extermination et de martyre, ils envenimaient toute l'Eu-

rope de la passion du sang des hérétiques ; lorsque enfin le légat du pape, directeur de la croisade, après le sac de trente villes et des massacres sans nombre, arrivé devant Toulouse, jurait que « dans ledit Toulouse ne demeureroient jamais hommes ne femmes, ne enfants, ne filles que ne fussent mis à mort, sans aucuns espargner, tant soit vieux que jeunes, et qu'en toute la ville ne demeureroit pierre sur pierre, que toute ne fust démolie et dérochée ¹, » à qui s'adressaient ces paroles effroyables ? au peuple ; et que faisait le peuple ? il se prosternait aux pieds des moines, qui exprimaient si bien les vœux de sa conscience ; puis il courait au vol, à l'incendie, au meurtre, rasait les villes, tuait les habitants, sans épargner ni vieux, ni jeunes, ni femmes, ni enfants, comme il avait été promis, ayant soin toutefois de réserver quelques centaines de prisonniers, pour satisfaire à la piété des pèlerins, qui les voyaient brûler vifs avec une joie inexprimable, *cum ingenti gaudio*, dit le moine de Vaux-Cernay ², peintre naïf de l'opinion publique à cette époque, c'est-à-dire de l'instruction donnée à la conscience de l'Europe par les évêques, les papes et les conciles ³, douze cents ans après Jésus-Christ.

Ce serait méconnaître l'objet de ces études que

¹ *Historia de los faits de Tolosa*, p. 100, etc. — *Histoire des Français*, par Sismondi, t. VI, p. 508. — Voyez aussi *Innocentii III* lib. XVI, ep. 40, 41, 42, 44, 45 ; — et l'*Histoire du Languedoc*, liv. XXII, chap. XLIII, p. 241.

² *Hist. albig.*, chap. LI, p. 598.

³ Le concile de Lavaur et le concile de Latran. Voyez la *Collection des Conciles* du père Labbe, t. XI, p. 81, 117, 240, etc.

d'y chercher un acte d'accusation contre le fanatisme sacerdotal : notre but est d'une importance bien autrement grave ; il s'agit de constater les faits de la conscience, sa force, son pouvoir, ses lumières, son éducation, son influence sur le bonheur des masses ; nous faisons ici la psychologie de l'histoire ; nous étudions l'âme humaine dans un peuple, comme les philosophes l'étudient dans un homme ; et c'est par cette double étude que nous espérons atteindre la vérité.

Or, les faits qu'on vient de lire offrent ces résultats positifs :

Que la conscience est un juge qui reçoit son instruction des hommes et ses lumières de la raison, sous l'influence du siècle, de la religion et de la civilisation.

On objectera peut-être que dans tout ce qui précède il ne s'agit que des peuples de l'antiquité et du moyen âge.

Eh bien ! aujourd'hui que les nations se communiquent et que les lumières de la raison éclatent de toutes parts, voulez-vous voir des consciences muettes en face du crime ? réunissez un Turc, un Russe, un Chinois, et, nous osons à peine l'écrire, un Américain des États-Unis : accusez le Chinois de l'assassinat de ses propres enfants ; le Turc, de la mutilation des hommes ; le Russe, de vendre à la fois la glèbe et le paysan ; l'Américain, de nourrir des esclaves sur la terre de la liberté : tous vous écoutent sans rougir, tous se livrent innocemment à ces crimes qu'ils reçoivent de l'opinion publique et que l'éducation couvre de ses voiles.

Ceux qui veulent égarer la conscience commen-

cent par éteindre son flambeau ; en d'autres termes, ils tuent la raison destinée à nous servir de guide, ils décomplètent l'homme.

Ainsi isolée, la conscience accepte tout sans examen ; elle glorifie le crime et condamne la vertu, à cette condition toutefois, condition bien remarquable, que le crime lui soit présenté comme une vertu, et que la vertu lui soit présentée comme un crime.

Les fédais du Vieux de la Montagne et Jacques Clément lèvent au ciel leurs mains sanglantes, et meurent dans les visions de la gloire et de la sainteté.

La conscience n'est pas bonne parce qu'elle est joyeuse ou tranquille ; elle est bonne si elle est tranquille et éclairée.

Nous arrivons ainsi à cette conclusion rigoureuse, que notre seul moyen de salut, au milieu de tant d'influences mortelles, est la connaissance du devoir et du droit, c'est-à-dire de la vérité.

Mais qu'est-ce que la vérité ? y a-t-il une vérité ? et si la vérité existe, où sont ses preuves, où est son ouvrage sur cette terre de déceptions ? qui nous la montrera au milieu des erreurs des peuples, des systèmes des philosophes et de l'enivrement de nos passions ? Voilà sans doute une étude digne de l'homme : la véritable éducation de la conscience. Nous y consacrerons un livre entier : ce n'est pas trop de quelques centaines de pages pour constater la situation morale du globe après Moïse, Socrate et Jésus-Christ, pour mesurer les pas du genre humain sur une route de six mille ans.

CHAPITRE XXXV.

DU DÉVELOPPEMENT DE LA RAISON SUR LE GLOBE.

Le monde, dans mes idées, n'est qu'une grande famille. Était-ce autre chose dans l'origine ? Qu'est-ce donc que cette avidité de rapporter tout aux siens dans un cercle si étroit, si ce n'est favoriser une parenté dont on se souvient, au préjudice d'une parenté oubliée ?

(RICHARDSON, *Histoire de Clarisse*, t. I.)

On trouve dans les vérités éternelles des ressources contre les erreurs passagères.

(Madame DE STAËL, *Allemagne*, t. I, p. 61.)

Développez les facultés de l'intelligence, vous n'en ferez sortir que des opinions : il y aura chaos, divagations, système, point de principes. Dans une société soumise à ce genre spécial d'éducation, les hommes ne se rapprochent que sous l'influence de leurs passions fugitives ; politiquement réunis, ils restent toujours moralement isolés.

Développez les facultés de l'âme, et les principes surgissent de toutes parts : les hommes se rencontrent alors dans un petit nombre de vérités, expressions spontanées de la raison pure, et qui constituent le genre humain.

Il importe de ne pas confondre cette raison supé-